

- L'exigence de la mimesis classique selon la Fontaine: imiter ET adapter

La Fontaine, Epître à Huet (au sein de la Querelle des Anciens et des Modernes) (1687)

(...)

Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue
J'en use d'autre sorte ; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage
Mon imitation n'est point un esclavage
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois,
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois,
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur [ces] routes méprisées
Art et guides, tout est dans les Champs Élysées
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté
Je ne nomme personne on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gêner. A la fin, grâce aux Cieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur ; et la France

Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses ;
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.
On me dit là-dessus De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ! Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vas partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
"Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien."
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens.
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?
Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du nord, et qui sont du midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
(...)

- **Le mythe : universel et sacré**

Mircea Eliade, in *Le sacré et le profane* (1956)

Le mythe est l'histoire de ce qui s'est passé in illo tempore, le récit de ce que les dieux ou les êtres divins ont fait au commencement du Temps. " Dire " un mythe c'est proclamer ce qui s'est passé ab origine (...).

Il s'agit évidemment des réalités sacrées, car c'est le sacré qui est le réel par excellence. Rien de ce qui appartient à la sphère du profane ne participe à l'Être, puisque le profane n'a pas été fondé ontologiquement par le mythe, il n'a pas de modèle exemplaire. Le travail agricole est un rite révélé par des dieux ou par les héros civilisateurs. Aussi traduit-t-il un acte à la fois réel et significatif. Comparons-le avec le travail agricole dans une société désacralisée : ici, il est devenu un acte profane, justifié uniquement par le profit économique. On laboure la terre pour l'exploiter, on poursuit la nourriture et le gain. Vidé de symbolisme religieux, le travail agricole devient à la fois opaque et exténuant : il ne révèle aucune signification.

Mircea Eliade, in *Aspects du mythe* (1963)

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans les perspectives multiples et complémentaires. Personnellement, la définition qui me semble la moins imparfaite, parce que la plus large, est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ».

Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. Les personnages des mythes sont des Êtres Surnaturels. Ils sont connus surtout par ce qu'ils ont fait dans le temps prestigieux des « commencements ». Les mythes révèlent donc leur activité créatrice et dévoilent la sacralité (ou simplement la « surnaturalité ») de leurs œuvres. En somme, les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, irruptions du sacré (ou du « sur-naturel ») dans le Monde. C'est cette irruption du sacré qui fonde réellement le Monde et qui le fait tel qu'il est aujourd'hui. Plus encore : c'est à la suite des interventions des êtres Surnaturels que l'homme est ce qu'il est aujourd'hui, un être mortel, sexué et culturel.

On aura l'occasion de compléter et de nuancer ces quelques indications préliminaires, mais il importe de souligner, sans attendre, un fait qui nous semble essentiel : le mythe est considéré comme une histoire sacrée, et donc une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des réalités. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du Monde est là pour le prouver ; le mythe de l'origine de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, et ainsi de suite.

- **Le mythe édificateur**

Entretien avec Paul Veyne (auteur de *Les grecs ont-ils cru en leurs mythes ?*, 1983)

url : http://www.lexpress.fr/culture/livre/paul-veyne_810802.html

Quel était le statut de la religion?

P.V. Il n'y en a pas. S'adressent aux dieux ceux qui veulent le faire. Les dieux sont considérés comme une nation supérieure et étrangère. On peut les prier si on en a envie, et on le fait parce que c'est la coutume. Mais il n'y a pas d'organisation ecclésiastique, pas de pape et chacun adore le dieu qu'il veut. A Athènes comme à Rome. Les dieux sont des voisins. Mais il est vrai qu'il n'y a pas eu, à Rome, d'âge des Lumières. Il était rarissime que l'on nie les dieux: l'athéisme n'est pas romain. Disons que l'on se comportait vis-à-vis des dieux comme doit se comporter un intellectuel catholique de haut niveau aujourd'hui. Prenez par exemple René Rémond et demandez-lui ce qu'il pense de cette histoire d'Immaculée Conception ou bien de la transsubstantiation... Il ne peut pas le croire. Mais en même temps, il continue de croire à son Dieu. Les Romains lettrés se posaient ce genre de questions: comment dois-je me représenter les dieux? Pour les Romains, il existe une Providence. Si elle existe, alors on peut la prier. Les dieux (Jupiter, Minerve...) sont les autres noms de la Providence.

Justement, les Romains ont-ils cru en leurs mythes?

P.V. Absolument pas. Un lettré romain ne croit pas une seconde que la mythologie est vraie. Les dieux sont comme les saints du Moyen Age: on leur invente une personnalité et cette personnalité leur sert de biographie. On écoute la légende, qui est une belle histoire, mais on n'est pas obligé de croire à la légende.

- **Le mythe comme facteur cosmogonique et conceptuel**

Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, 1998

Opposant entre 490 et 478 les cités grecques à la Perse, les guerres médiques changent le rapport de la Cité avec les étrangers : la notion de "Barbare" se cristallise, alors que la guerre du Péloponèse, lançant face à face les cités grecques groupées autour de Sparte et d'Athènes, attire l'attention sur l'étranger grec, celui qui vient d'un autre Etat. Athènes élabore la notion de cohérence civique – la Koininía – en concevant l'unité des citoyens sur la base de leur participation à la vie politique, et non pas à partir de critères raciaux ou sociaux. Une loi vient toutefois consolider le ferment ethnique homogène de la Koinonía : la loi de Périclès de 451, qui exige de tout citoyen de justifier une double ascendance athénienne, paternelle : "Et la troisième année qui suivit, sous Antodotos, à cause du nombre croissant des citoyens et sur la proposition de Périclès, on décida de ne pas laisser jouir des droits politiques quiconque ne serait pas né de deux citoyens." Celui qui déroge à cette règle est assimilé aux bâtards : "On me nommera un Rien fils de Rien."

Le terme "barbare" devient alors fréquent pour désigner les non-Grecs. Homère appliquait le mot de "barbarophone" aux indigènes d'Asie Mineure combattant avec les Grecs, et semble avoir forgé le terme à partir d'onomatopées imitatives : bla-bla, bara-bara, bredouillis inarticulés ou incompréhensibles. Encore au Ve siècle, le terme s'applique aux Grecs comme aux non-Grecs qui ont un discours lent, pâteux ou incorrect : "Barbares, tous les gens à prononciation lourde et empâtée. Toutefois, dans l'Antiquité, on pouvait parler en glossolalie dans les sanctuaires, et les prières des Barbares étaient entendues. Les guerres médiques accentuent le rejet du Barbare, mais on peut comprendre ce phénomène aussi comme une contrepartie au merveilleux développement de la philosophie grecque fondée sur le logos, à la fois idiome des Grecs et principe intelligible dans l'ordre des choses. Les Barbares sont excentriques à cet univers par leurs discours et leur accoutrement démesurés, par leur adversité politique et sociale. Parmi les trois auteurs tragiques, Sophocle, Eschyle et Euripide, qui usent systématiquement du terme barbaros, Euripide se distingue de ses prédécesseurs par un emploi plus fréquent de ce mot dans un sens péjoratif, ce qui indique que l'étrangeté lui

est personnellement plus intolérable et devient, d'une façon générale, plus dérangeante avec le temps. Pour les trois auteurs, "barbare" signifie : "incompréhensible", "non grec", et enfin "excentrique" ou "inférieur". Le sens de "cruel" que nous lui donnons devra attendre les invasions barbares de Rome pour se manifester. Cependant, chez Euripide déjà, "barbare" indique une dimension d'infériorité incluant l'infériorité morale, le mot ne se référant plus à la nationalité étrangère, mais exclusivement au mal, à la cruauté et à la sauvagerie. Lorsque Andromaque s'adresse aux Grecs en disant "barbara Kaka" (Tro., 764-765), l'expression peut être traduite par "des maux [supplices] inventés par les Barbares" ou bien "des maux [supplices] sauvages". Le terme s'applique aux Grecs comme aux Troyens. Loin d'indiquer une quelconque acceptation de l'étranger, cette intériorisation de la barbarie marque la pérennité du sentiment d'hostilité à son égard, ainsi que l'importance de ce sentiment d'hostilité à son égard, ainsi que l'importance de ce sentiment dans l'appréciation des autres à l'intérieur du groupe prétendument homogène. Chez Eschyle, en revanche, le mot s'applique à la conduite étrange envers les Grecs d'Argos du héraut égyptien qui accompagne les Danaïdes (*Les Suppliantes*, 825-902), et il a surtout pour valeur de s'opposer aux bienfaits de la civilisation démocratique grecque. (...)

Pourtant, les Barbares fascinent et, comme ne écho aux sophistes, les auteurs distinguent les bons des mauvais, les meilleurs étant évidemment les perfectibles : ceux qui sauront devenir grecs de culture. Pour Socrate, le nom de "Grec" n'est pas celui d'une race, mais "celui de la culture, et l'on appelle Grecs plutôt les gens qui participent de notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous". Cet avant-goût de cosmopolitisme restera strictement intellectuel, car l'"isonomie" des citoyens (ils prennent une part égale à la politique, parce qu'ils sont identiques entre eux) rejette dans l'excentricité, l'irrationalisme ou – plus simplement mais plus fondamentalement – dans la parole incompréhensible cet autre qui sera toujours un Barbare.

- **Le mythe vidé et rempli, rempli et vidé**

Maria Carrière (univ.d'Alberta) in *Atlantis* 35, 1 (2010) : « trois exils, trois femmes, trois Médées du Québec contemporain ».

Enfin, s'il est vrai que Médée "comme tous les personnages mythologiques...se situe au confluent de la Culture et de l'Histoire" (Cardinal 1986, 42), elle se veut aussi au confluent du mythe et du quotidien. Les Médées de ces textes se rapprochent non dans ce qu'elles ont d'exceptionnel ou d'isolé, mais dans le commun, l'historique et le banal de leur histoire. En tant que mère, Médée est un échec absolu. Bien que la situation d'exil qui les guette soit insoluble, Médée ne réussit pas à protéger ses enfants, ni des autres ni d'elle-même. En sacrifiant ses enfants, elle abuse de son rôle de mère, voire du seul pouvoir qu'on ait ultimement laissé à cette étrangère foncièrement reléguée aux marges de sa société. Cependant, l'échec n'est d'ordre ni instinctif ni humain; il ne résulte pas d'une défaillance mentale, d'une disposition inexplicable, ou encore, des mystérieux décrets d'une déesse vénérée. Médée n'est pas folle, elle n'est pas monstre. Elle est femme et étrangère, soumise aux contraintes les plus sévères que lui pose sa réalité d'exilée et qu'elle ne réussit pas à surmonter. Si c'est à Euripide que l'on doit attribuer l'infanticide à Médée, on lui doit aussi un acte délibéré, « commis sans l'excuse de l'égarement envoyé par un Dieu » (Delcourt-Curvert, 1962, 129), sans recours à une excentricité ou à une particularité individuelle qui viendrait l'absoudre.

Dépossédée, dépressive et désespérément seule, la Médée bien humaine d'Euripide s'imprègne dans l'écriture au féminin. Or, l'acte est si atroce, l'histoire est si affreuse, et les enfants sont perdus.

Peut-on véritablement réduire le geste intenable de Médée à une seule motivation; une singulière condition sociale; un altruisme maternel contourné; une mélancolie meurtrière; ou encore, à la culmination d'un complexe psychologique de persécution? Bien entendu que non. Les Médées qui font leur entrée dans l'imaginaire contemporain de Cardinal, d'Agnant et de Bosco témoignent de la réalité irréductible de cette figure tragique. Ni notre étude, ni les œuvres abordées, ne cherchent à absoudre ou à excuser la mère filicide de ses crimes. Elles tentent plutôt de traiter la Medea pleinement, dans sa tragédie de femme en exil.